

FESTIVAL D'AUTOMNE 2023

PROGRAMME D'OUVERTURE

du 7 au 17 septembre

Pour son ouverture dès le 7 septembre, le Festival d'Automne propose trois projets immersifs aux couleurs estivales : dans un parc, sur une plage et dans une piscine.



El Conde de Torrefiel

Ultraficción nr. 1

Du 7 au 9 septembre

Dans un parc parisien



Rugilė Barzdžiukaitė, Vaiva Grainytė, Lina Lapelytė

Sun & Sea

Du 15 au 17 septembre

La Villette



Alessandro Sciarroni

IRIS

Les 16 et 17 septembre

Piscine de la Butte aux Cailles

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort – r.fort@festival-automne.com Yoann Doto – y.doto@festival-automne.com

Assistés de Solal Jarreau - 01 53 45 17 13



EL CONDE DE TORREFIEL

Ultraficción nr. 1

Idée et création, El Conde de Torrefiel
Direction, texte et dramaturgie, Tanya Beyeler et Pablo Gisbert
Espace sonore, Rebecca Praga et Uriel Ireland
Son, Uriel Ireland
Coordination technique, Roberto Baldinelli
Berger, Francesco Baldacci & River
Traduction, Marion Cousin

Production exécutive CIELO DRIVE ; Santarcangelo Festival - Futuro Fantastico

Le Festival d'Automne à Paris est producteur de ce spectacle

Des jeunes gens dans une fête, les passagers d'un avion en perdition, des migrantes et migrants à bord d'une embarcation de fortune... *Ultraficción nr. 1* se compose de récits emboîtés qui, non dans leur contenu mais par la façon dont ils nous sont livrés, interrogent le principe même de l'acte théâtral.

Le projet *Ultraficción*, décliné en quatre volets par El Conde de Torrefiel, ces inlassables expérimentateurs que sont Pablo Gisbert et Tanya Beyeler, est destiné – comme son titre à première vue ne l'indique pas – à disséquer sur scène les catégories du réel. Dans *Ultraficción nr. 1*, le public est installé à la tombée du soir dans un espace naturel où un écran géant fait office de scène. Le temps passe, la nuit s'installe et les frontières peu à peu disparaissent : au fur et à mesure que les ombres englobent l'environnement visuel, les sons de la fiction envahissent la nature dont la réalité peu à peu s'estompe au profit d'une fantasmagorie déroutante. Sur terre, en mer ou dans les airs, les histoires se rejoignent dans cet espace qui semble abolir les distances. Présentée comme une étude visuelle, sonore et poétique, *Ultraficción nr. 1* pose le premier jalon d'un *work in progress* dont le point culminant est la pièce *Una imagen interior*, créée en 2022. En découvrant *a posteriori* l'une des étapes de cette création, le public est plongé au cœur du processus expérimental développé par El Conde de Torrefiel.

PARC, PARIS (LIEU ANNONCÉ ULTÉRIEUREMENT)

Du jeu. 7 au sam. 9 septembre

Durée : 1h

En anglais, surtitré en français

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13 | r.fort@festival-automne.com
y.doto@festival-automne.com

Le Festival d'Automne et la Maison des Métallos présentent également *MANIFIESTO SONORO* du 6 au 31 octobre.

El Conde de Torrefiel s'installe pendant un mois à la Maison des métallos pour *MANIFIESTO SONORO*, dont le fil conducteur est le son : voix, ondes, fréquences, énergie, acoustique, phonétique... le son, dans toute son immatérialité, envahit les espaces pour composer un corps vibrant et en expansion.

ENTRETIEN

L'an dernier, vous avez présenté en France, au Festival d'Automne à Paris, votre spectacle *Una imagen interior*. Cette année, le public français découvrira le premier volet du cycle des *Ultraficción*. Quel est le lien qui relie ces spectacles ?

El Conde de Torrefiel : *Una imagen interior* est en quelque sorte l'aboutissement du cycle des *Ultraficción*. C'est quelque chose que nous pratiquons souvent : présenter des pièces antérieures qui déclinent sur scène un certain nombre d'idées aussi bien formelles que conceptuelles qui sont ensuite reprises dans un autre spectacle. C'est un peu comme un entraînement, un exercice de musculation qui permet de travailler en toute liberté, sans la pression d'une coproduction ou d'une tournée à venir. Nous pouvons ainsi tester sur scène différents éléments qui seront intégrés plus tard à une création. Pour *Guerrilla*, nous avons procédé de la même façon, en montant des versions intermédiaires qui ont ensuite donné lieu à la pièce dans sa version finale. C'est pour nous une façon d'expérimenter car nous avançons toujours à tâtons.

Votre travail semble s'orienter de façon de plus en plus assumée vers une forme d'abstraction. Dans *Ultraficción nr. 1*, vous n'avez pourtant pas évacué le récit, la fiction...

El Conde de Torrefiel : *Ultraficción nr. 1* est un spectacle conçu au départ sans scénographie préméditée, où le texte est simplement lu. En contrepartie, le texte exprime non pas des pensées abstraites mais plutôt des actions concrètes : des jeunes gens dans une fête, les passagers d'un avion en perte de vue, des migrants à bord d'une embarcation de fortune... Il se passe des choses tout le temps, ce qui compense un dispositif scénique minimaliste et qui, lui, oui, tend vers l'abstraction. Le texte est d'un abord facile, il rend compte de situations parfaitement identifiables. C'est comme un film lu, projeté dans un milieu naturel où tout peut arriver. C'est tout le contraire de ce qui se passerait dans un théâtre où le spectateur se retrouve à l'écart d'éventuelles stimulations externes.

Vous proposez à la Maison des Métallos des dispositifs scéniquement radicaux mais d'un tout autre genre. Pouvez-vous nous en dire plus ?

El Conde de Torrefiel : Les trois piliers de notre travail sont la parole (le texte littéraire), le mouvement (la chorégraphie) et le son. À la Maison des Métallos, c'est le son que nous avons choisi comme fil conducteur, que nous allons travailler d'un point de vue théâtral. L'axe central est la pièce *Guerrilla*, dont la composante sonore et musicale est importante, mais qui est une pièce ancienne qu'il va falloir actualiser d'un point de vue textuel mais aussi scénique, pour l'adapter à ce théâtre. Les autres situations présentées à la Maison des Métallos s'articulent autour des notions de fréquence, d'onde sonore, d'acoustique, de parole... Tout cela est très expérimental et enthousiasmant.

Comment reprendre en 2023 un spectacle comme *Guerrilla*, qui évoque des événements futurs... mais qui s'avèrent finalement très proches de ceux que nous vivons aujourd'hui ?

El Conde de Torrefiel : C'est vrai. Le texte date de 2016. Les faits évoqués étaient à l'époque situés en 2019, c'est-à-dire avant la pandémie, et il y était question d'une guerre à venir, en 2023. À l'évidence, le texte doit être adapté pour sa présentation en 2023, car il doit inclure une projection dans le futur tout en tenant compte des années que nous venons de vivre. En 2016, l'avenir était imaginable. Aujourd'hui, il fait peur, il est bien plus incertain qu'il y a cinq ou six ans.

Ce n'est pas la première fois que vous jouez avec cette distorsion temporelle. Dans *Ultraficción 1*, on entend un riff de guitare, le concert a lieu en 1994, le guitariste s'appelle Josh Homme, il a 21 ans. En 2015, le même Josh Homme est sur la scène du Bataclan avec les Eagles of Death Metal. Le spectateur le sait, mais le guitariste l'ignore encore...

El Conde de Torrefiel : La plasticité du temps nous fascine. Ce passé vu au futur, ou ce futur évoqué au passé nous situe sur trois scènes différentes, même si les spectateurs sont assis face à une même scène. Jouer avec le temps de manière plastique et poétique induit une réflexion sur notre présent. La relation entre l'espace et le temps est au cœur de notre travail, elle nous conduit à créer une image tierce, éminemment théâtrale. Nous cherchons toujours à élargir l'espace théâtral, à le multiplier. Les voyages dans le temps, les connexions entre plusieurs époques engendrent de nouveaux espaces qui à leur tour alimentent notre réflexion sur le temps.

***Guerrilla* évoque différents moments de violence survenus au cours de l'histoire récente (dictature en Argentine, Sentier lumineux au Pérou, Guerre d'Espagne...). Cette liste fera-t-elle l'objet d'une actualisation ?**

El Conde de Torrefiel : Tout dépendra des personnes qui prendront part au spectacle. *Guerrilla* est une fiction mais nous travaillons chaque fois avec un groupe de soixante à quatre-vingts personnes recrutées sur place, qui ne sont pas forcément des comédiens professionnels. Quand les gens se portent volontaires pour participer au spectacle, nous leur posons par écrit une question sur les liens éventuels entre eux ou leur famille et des conflits armés, nous les invitons à raconter ces histoires de conflits vécus à la première personne. Peut-être les prochaines réponses nous confronteront-elles à la guerre en Ukraine, ou en Syrie. Tout dépendra du profil des personnes qui se présenteront. À Zurich, par exemple, nous avons travaillé avec de nombreux réfugiés originaires d'Afghanistan, d'Érythrée, d'Éthiopie, qui nous racontaient leur périple pour parvenir jusque-là. À Rome, c'étaient les Années de Plomb qui revenaient sans cesse. En Espagne, la Guerre civile. Dans chaque nouveau lieu, *Guerrilla* s'adapte aux caractéristiques des personnes. De toutes les réponses reçues (et tout le monde n'est pas obligé de répondre), nous en retenons trois. Nous rencontrons ceux qui les ont écrites, nous échangeons et nous adaptons le texte qu'ils nous ont envoyé. Ce dernier sera ensuite projeté durant le spectacle.

BIOGRAPHIE

La récente pandémie vous a-t-elle conduits à expérimenter de nouveaux formats ?

El Conde de Torrefiel : *Se respira en el jardín como en un bosque* (On respire dans le jardin comme dans une forêt) est une pièce de pandémie, une pièce pour un acteur et un spectateur que nous avons imaginée à l'époque où il ne nous était pas possible de voyager, en juillet 2020. Nous refusions de faire du streaming, du théâtre en vidéo. Nous avons donc voulu adapter aux circonstances la convention théâtrale par excellence : faire quelque chose devant quelqu'un qui regarde. Du coup, c'est le spectateur qui endosse les deux rôles fondamentaux : faire et regarder. Et les textes donnés à entendre interrogent la construction de la réalité et les conventions artistiques.

Vous proposerez aussi un audioguide aux visiteurs ?

El Conde de Torrefiel : Effectivement, nous avons créé, à l'initiative de la compagnie catalane Cabosanroque, dans le cadre du projet Site Un-specific, un audioguide pour cimetièrre. Nous l'avons intitulé *Cuerpos celestes* (Corps célestes). Il accompagnera des visites au cimetière du Père Lachaise.

Qu'est-ce qu'un « lieu sans limites » ?

El Conde de Torrefiel : C'est une forme d'occupation sonore de la Maison des Métallos. Nous allons installer dans une de ses salles un *sound system*, une tour ou un totem de haut-parleurs ou d'enceintes, avec chaque jour une nouvelle programmation sonore. Il s'agira d'un espace vide mais rempli de sons : voix, entretiens, musiques, environnements sonores... Et c'est le titre que nous avons donné à cette occupation : *Un lugar sin límites*. Un lieu sans limites. Un lieu qui se situe hors des limites de la convention théâtrale, mais donne une présence théâtrale à cet élément immatériel qu'est le son.

Nous allons également programmer des séances de lectures à voix haute intitulées *Escuchar al medium* (Écouter le médium), au cours desquelles des artistes viendront avec un livre qu'ils auront choisi et dont ils liront un fragment face au public : des corps connectés sur une même fréquence, en train d'écouter non pas un artiste mais ce qui a pu influencer, impressionner, modifier cet artiste. Non pas ses mots mais des mots qui ont compté pour lui.

Propos recueillis par Christilla Vasserot

El Conde de Torrefiel

El Conde de Torrefiel, dirigé par Tanya Beyeler (née en 1980 en Suisse) et Pablo Gisbert (née en 1982 en Espagne), est un projet artistique basé à Barcelone en Espagne. Les créations du collectif s'appuient sur une recherche dans laquelle coexistent différentes disciplines, et abordent des questionnements aussi divers que la notion de temporalité immédiate, les relations entre le personnel et le politique, ou encore les liens existants entre la rationalité et le sens que le langage donne aux choses. El Conde de Torrefiel a vu le jour en 2010 avec la pièce *La historia del rey vencido por el aburrimiento* (L'histoire du roi vaincu par l'ennui), suivi entre autres d'*Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haneke* (Scènes pour une conversation après le visionnage d'un film de Michael Haneke) en 2012, *La chica de la agencia de viajes nos dijo que había piscina en el apartamento* (La fille à l'agence de voyages nous avait dit qu'il y avait une piscine dans l'appartement) en 2013 et *Guerrilla* en 2016. Le Festival d'Automne accompagne le travail du collectif depuis 2016 et la pièce *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* (La possibilité qui disparaît face au paysage), présentée au Centre Pompidou. En 2018, El Conde de Torrefiel crée son septième spectacle, *La Plaza* qui aura le droit à un spin-off l'année suivante, *Kultur*, dans le cadre du Festival Actoral à Marseille. Suivent en 2020 *Los protagonistas* présenté à Genève puis *Se respira en el jardín como en un bosque* (On respire dans le jardin comme dans une forêt). En 2021, le collectif débute un nouveau cycle et présente *Ultraficción nr. 1* au Santarcangelo Festival en Italie, puis en 2022 *Una imagen interior* au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles.

El Conde de Torrefiel au Festival d'Automne :

- 2022 *Una imagen interior* (Points communs / Théâtre des Louvrais ; La Villette – Grande Halle)
- 2018 *La Plaza* (Centre Pompidou)
- 2016 *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* (Centre Pompidou)



Sun & Sea, Vilnius 2021 © Evgenia Levina - Courtesy of the artists

RUGILĖ BARZDŽIUKAITĖ VAIVA GRAINYTĖ LINA LAPELYTĖ

Sun & Sea

Conception et développement, Rugilė Barzdžiukaitė, Vaiva Grainytė, Lina Lapelytė

Direction et scénographie, Rugilė Barzdžiukaitė
Livret, Vaiva Grainytė

Composition et direction musicale, Lina Lapelytė
Curatrice, Lucia Pietroiusti

Production Sun&Sea (Lituanie) ; Neon Realism (Lituanie)

La Villette, la Philharmonie de Paris et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en coréalisation, en collaboration avec Pinault Collection



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

Bourse
de Commerce
Pinault
Collection

Sun & Sea - « opéra-performance » des Lituaniennes Rugilė Barzdžiukaitė, Lina Lapelytė et Vaiva Grainytė - est présenté pour la première fois en France après avoir fait le tour du monde. Lion d'or à la Biennale de Venise en 2019, *Sun & Sea* est un objet artistique dont l'expérience est non seulement mémorable, mais surtout salutaire. Imaginez une plage...

Imaginons une plage que l'on contemplerait d'en haut, scrutant toutes les microfictions visuelles et auditives qui s'y jouent concomitamment à chaque instant, observant d'un œil le ballet des corps au soleil, d'une oreille la symphonie des sons atténués. De cette scène ensablée, de ces corps paresseux en proie à la détente s'élèvent des voix, des chœurs et des *arias*. Innocemment, inconsciemment, imperturbablement, elles égrènent une succession d'airs du quotidien, de chants qui disent l'inquiétude ou l'ennui, en une hypnotique litanie : la litanie dramatique des maux que le réchauffement de la planète fait planer sur nos vies, des mots que l'omniprésence médiatique finit par vider de leur sens... « Opéra-performance » composé à trois avec la musique de Lina Lapelytė sur un livret de Vaiva Grainytė et mis en scène par Rugilė Barzdžiukaitė, *Sun & Sea* avait marqué les esprits lorsqu'en 2019, il avait représenté la Lituanie à la Biennale de Venise, remportant le Lion d'Or. Microfiction ou macroréalité ? Théâtre musical ? Installation ? Tableau vivant ? Série télé ? Si *Sun & Sea* est une œuvre aussi magistrale, c'est qu'elle est surtout une invitation à rester à l'écoute, attentifs à un certain usage du temps, des autres et du monde.

GRANDE HALLE DE LA VILLETTE

Du ven. 15 au dim. 17 septembre

Durée estimée : 45 minutes

En anglais, surtitré en français

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13 | r.fort@festival-automne.com

y.doto@festival-automne.com

La Villette

Bertrand Nogent, Carole Polonsky

b.nogent@villette.com

c.polonsky@villette.com

Cité de la musique - Philharmonie de Paris

Philippe Provensal

pprovensal@philharmoniedeparis.fr

Sun & Sea en tournée :

Du 23 au 25 juin 2023

Cork Midsummer Festival (Cork, IE)

Du 19 au 27 août 2023

Taipei Arts Festival (Taipei, TW)

ENTRETIEN

Quelle était votre idée de départ, en 2017, lorsque SIRE-NOS, le principal festival de théâtre de Lituanie, vous a passé commande de *Sun & Sea* ? Et quelles modifications avez-vous apportées pour sa présentation à la Biennale de Venise (2019) qui vous a valu le Lion d'Or ?

Rugilė Barzdžiukaitė : Notre envie était tout simplement de travailler à nouveau toutes les trois, trois ans après *Have a good day !*, notre première pièce. Nous savions donc que cette pièce impliquerait des éléments musicaux, textuels et visuels. L'idée première était celle d'observer les humains comme des espèces d'insectes - à l'époque, je travaillais à un documentaire, *Rugstus Miskas*, filmé du point de vue d'un oiseau. L'exemple du Guggenheim de New York nous a donné une première référence commune de ce que à quoi cela pourrait ressembler. Idéalement, nous aurions aimé que le public puisse varier sa perspective, se rapprocher, s'éloigner : c'est pourquoi nous encourageons les spectateurs, même s'il n'y a qu'un seul niveau, à se déplacer durant la pièce, à être actifs, à varier l'angle, « zoomer » sur différentes parties de la place. La plage devient une sorte de cage « ethnologique »... Cela nous semblait être le cadre approprié pour parler de l'« espèce humaine » avec distance.

Lina Lapelytė : *Have a Good Day !* nous avait également permis de préciser ce que nous cherchions, de tester une méthode. Dès le départ, deux caractéristiques nous importaient : d'une part, trouver un lieu, une situation sociale permettant de faire se rencontrer des individus différents, de faire entendre plusieurs voix et coexister plusieurs niveaux de narration. D'autre part, nous savions que ce serait une pièce où les gens chantent.

Vaiva Grainytė : A l'origine, *Sun & Sea* était joué plusieurs fois par jour, mais avec des interruptions. C'est pour Venise, lorsqu'il s'est agi de montrer la pièce dans un contexte lié aux arts visuels, que nous avons décidé de la présenter sous forme d'installation, de boucle.

La musique est-elle jouée en direct, ou bien s'agit-il d'une diffusion sur bande ?

Lina Lapelytė : Au départ, la pièce était jouée en direct, mais nous avons rapidement réalisé que c'était une torture pour un pianiste de répéter les mêmes deux notes pendant cinq heures. Nous avons donc simplifié. Nous voulions que les chanteurs soient libres, et surtout détendus. A Venise par exemple, avec la fatigue, il pouvait leur arriver d'oublier certaines lignes de texte. Comme nous voulions que l'accompagnement réagisse à ce qui se passait sur scène, une personne était chargée d'actionner les différentes pistes sonores en fonction de ce qui se passait. Mais avec la tournée de la pièce, les performeurs se sont tellement familiarisés avec elle qu'il nous suffit d'avoir une bande-son en continu.

Vaiva Grainytė : L'écriture du livret et la composition de la musique se sont faites simultanément. Nous avons commencé par organiser des auditions, recherchant des qualités de corps et de voix intéressantes et différentes : nous avons auditionné toutes sortes de personnes, de tous âges et de toutes provenances, certaines issues de la musique chorale, d'autres du jazz, d'autres de la musique folk. Lorsque nous avons décidé

d'évoquer la problématique du changement climatique et de l'écologie, la principale difficulté a été de trouver la bonne manière de parler de ce sujet compliqué. Le livret s'est développé progressivement. J'écrivais des fragments, que nous décidions d'attribuer à tel ou tel chanteur, Lina composait ensuite la mélodie, et nous faisons ensuite des essais pour voir comment le texte et la mélodie fonctionnait avec tel ou tel interprète. Il y a entre 12 et 14 chanteurs au total, et nous travaillons ensuite avec des personnes recrutées sur place, qui s'adonnent à différentes activités sur la plage.

Rugilė Barzdžiukaitė : Les seules instructions que nous leur donnons sont de ne pas regarder le public, de ne pas faire trop de bruit et de ne pas réagir à la musique. L'essentiel est qu'elles s'amuse sur la plage, et apportent avec elles ce qui leur fait plaisir - des jeux, des victuailles... Il est essentiel aussi qu'elles aillent se baigner - il n'y a pas d'eau sur le plateau, mais en coulisse.

Lina Lapelytė : Lorsque les circonstances le permettent, nous essayons aussi d'intégrer des chanteurs locaux, choristes, ou mêmes solistes.

Vaiva Grainytė : Au Chili par exemple, nous avons intégré un chanteur mapuche, qui chantait quelques parties dans sa langue maternelle, intégrant certains messages liés à son peuple.

Have a good day !, opéra pour 10 caissières de supermarché, sons de supermarché et piano, parlait du consumérisme et du capitalisme. Sun & Sea se déroule sur une plage et évoque le dérèglement climatique : l'une des constantes de votre travail semble être ce souci de traiter des questions très graves à travers des situations extrêmement quotidiennes - votre compatriote, le cinéaste Jonas Mekas, utilisait l'expression de « néant quotidien » (daily nothingness) au sujet de votre travail...

Vaiva Grainytė : Nous aimons beaucoup cette phrase de Jonas Mekas. Trouver la bonne manière de parler de ces sujets est un vrai défi. Souvent, dans l'art, ils sont abordés soit d'une manière très moralisatrice, soit suivant une rhétorique très revendicative. Nous cherchions plutôt à atteindre une combinaison entre le poétique et le banal qui permette au public de se sentir relié aux interprètes, à travers toutes ces micro-histoires qui se produisent au sein d'une perspective plus large.

Lina Lapelytė : L'idée, lors de la création à Vilnius, était de faire en sorte que les gens soient comme « immergés » dans ces sujets très sensibles sans vraiment s'en rendre compte. Il faut passer un peu de temps dans la pièce avant de commencer à faire attention au texte et à sentir la dimension apocalyptique derrière ce décor lumineux et optimiste, l'apparence de la situation, de la musique et du texte.

Rugilė Barzdžiukaitė : Cela dépend également beaucoup de la manière dont on communique autour celle-ci. A Vilnius, nous cherchions plutôt à éviter toute interprétation littérale et ne communiquions pas sur la dimension écologique. A Venise au contraire, ce sujet était beaucoup plus mis en avant, c'était le message principal que les spectateurs avaient en tête avant d'appréhender l'œuvre.

BIOGRAPHIES

Quatre ans après le Lion d'or, Sun & Sea a fait le tour du monde : comment vivez-vous avec le succès de cette œuvre ?

Lina Lapelytė : Ce sont les interprètes et l'équipe de production qui endossent le poids le plus important. Pour nous, la pression a surtout été au moment de Venise : artistes indépendantes, habituées à travailler à une petite échelle, nous avons dû bâtir une structure énorme en quelques jours. Dans tous les cas, nous essayons surtout de garder une certaine hygiène mentale afin de continuer à prendre du plaisir à présenter cette œuvre. C'est le plus important.

Propos recueillis par David Sanson

Rugilė Barzdžiukaitė

Rugilė Barzdžiukaitė (née en 1983, vit et travaille à Vilnius) a une pratique artistique qui couvre les champs de la vidéo, du théâtre et des arts visuels. Dans son travail, elle explore le fossé entre la réalité objective et la réalité imaginée, tout en questionnant de manière ludique des manières de penser trop anthropocentriques. Son récent film-essai documentaire *Acid Forest* (2018) a entre autres été primé au Festival International du Film de Locarno, et montré notamment à la National Gallery of Art de Washington, au Lincoln Center de New York, à l'American Film Institute Festival de Los Angeles.

Vaiva Grainytė

L'œuvre littéraire de Vaiva Grainytė (née en 1984, vit et travaille en Lituanie) oscille entre plusieurs genres, faite aussi bien d'œuvres théâtrales interdisciplinaires que d'essais et de poésie, et est traduite dans plus de dix langues. Dans son travail d'écrivaine, de dramaturge et de poète, elle adopte une position d'observation anthropologique, en confrontant les situations sociales mondaines pour les faire apparaître sous un jour paradoxal et anti-familier. Parmi ses œuvres majeures, la somme d'essais *Beijing Diaries* (2012) et le recueil de poésie *Gorilla's Archives* (2019) ont tous deux été nominés pour les Book of the Year awards. Plus récemment, son roman bilingue et multigenre *Roses and Potatoes* (2022) déconstruit de façon ludique les stéréotypes associés au bonheur dans le monde contemporain.

Lina Lapelytė

Les performances élaborées par Lina Lapelytė (née en 1984, vit et travaille à Vilnius et Londres) possèdent une dimension musicale affirmée, en lien étroit avec les thèmes de la pop culture, des stéréotypes de genre et de la nostalgie. Son travail implique souvent une situation de chant dans laquelle des performeurs amateurs ou professionnels sont confrontés à un large répertoire musical, couvrant aussi bien la musique mainstream que l'opéra. Ces actions chantées forment un événement collectif et affectif questionnant aussi bien la vulnérabilité que l'astreinte au silence. En 2022, elle présente à Lafayette Anticipations *The Mutes*, une performance musicale interprétée par un chœur de personnes n'ayant pas eu de formation musicale. Elle a été invitée dans le cadre d'expositions à la Fondation Cartier, au Tel Aviv Museum of Art, au Kunstenfestivaldesarts ou encore au Castello di Rivoli (Turin).



ALESSANDRO SCIARRONI

IRIS

Création, Alessandro Sciarroni
Sonorisation, Aurora Bauzà et Pere Jou
Chœur de l'Ensemble Dynamique
Direction du chœur, Oussama Mhanna
Costumes, Ettore Lombardi

Le Festival d'Automne à Paris est producteur de cette performance labélisée par Paris 2024 - Olympiade Culturelle, dans le cadre du festival FORMES OLYMPIQUES et des Journées du Patrimoine, et le présente en partenariat avec la piscine de la Butte-aux-Cailles et le CENTQUATRE-PARIS.

Alessandro Sciarroni est artiste associé au CENTQUATRE-Paris et à Triennale Milano Teatro 2022-2024



**CENT
QUATRE
#104PARIS**

À l'invitation du Festival d'Automne l'artiste italien Alessandro Sciarroni présente une nouvelle performance et installation *in situ* à la piscine de la Butte aux Cailles, dans le 13^e arrondissement. Le public évoluera librement dans tous les espaces de la piscine autour de nageurs, de performeurs et d'un ensemble musical.

D'un point de vue symbolique, cette installation performative vise à considérer la piscine publique comme un lieu d'abandon, de régénération, mais aussi de dépassement des limites physiques. Alessandro Sciarroni s'est imposé sur la scène européenne à partir de 2012, avec sa trilogie emblématique *Will you still love me tomorrow?*, travail de grande rigueur formelle à partir de la danse traditionnelle, du jonglage et du goalball, sport pratiqué par des déficients visuels. Dans ses créations, l'artiste implique des professionnels provenant de différentes disciplines : musique, chant, danse, sport. En investissant, avec *IRIS*, l'intégralité de la piscine de la Butte aux Cailles, ce lieu historique à l'architecture Art nouveau, le chorégraphe et metteur en scène crée une performance entre arts et sports, en référence aux Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris.

Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels et de l'Institut culturel italien de Paris

DANCE REFLECTIONS BY **ISTITUTO italiano DI CULTURA** PARIGI
VAN CLEEF & ARPELS

PISCINE DE LA BUTTE AUX CAILLES

Les 16 et 17 septembre

Gratuit sur réservation

Ouverture fin août

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

r.fort@festival-automne.com

y.doto@festival-automne.com

01 53 45 17 13

Le CENTQUATRE-PARIS

Jeanne Clavel

01 53 35 50 94 | j.clavel@104.fr

ENTRETIEN

Comment est née l'idée de votre projet performatif à la piscine de la Butte-aux-Cailles ?

Alessandro Sciarroni : Francesca Corona, la nouvelle directrice artistique du Festival d'Automne, m'a demandé si je pouvais être intéressé par la création d'une proposition artistique dans une piscine, en lien avec les Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris 2024. En mars 2023 nous avons visité quatre piscines parisiennes et j'ai été particulièrement fasciné par celle de la Butte-aux-Cailles avec son architecture, la configuration des bassins et des couloirs. Les vestiaires occupent deux étages et sont d'une beauté particulière. Mais c'est aussi l'emplacement de la piscine dans son environnement urbain qui me plaît particulièrement. J'y vois une source d'inspiration particulièrement intéressante. Et je suis fasciné par le concept français où la République propose un service public facilement accessible permettant à tous d'avoir un lien avec l'eau, reconnaissant par-là l'utilité et la nécessité de s'immerger dans l'eau.

Vous serez donc intéressé par la qualité particulière de l'eau de la piscine de la Butte-aux-Cailles. Elle provient d'un puits artésien situé à 600 mètres sous la surface qui livre une eau âgée de plusieurs dizaines de milliers d'années, ce qui lui confère une pureté exceptionnelle. En plus est accessible à tous gratuitement, par une fontaine située sur la place devant la piscine. Cela devrait également vous inspirer ?

Alessandro Sciarroni : A l'heure de notre entretien, en avril 2023, je suis en train de commencer mes recherches et peux seulement vous parler de mes premières intuitions. L'idée principale est de considérer le bâtiment de la piscine comme un espace performatif où le public est libre de circuler entre les bassins, les vestiaires etc. Je considère le spectacle comme un voyage à travers les espaces et la piscine comme un lieu qui permet de relâcher son énergie intérieure, où on peut aller pour laisser sortir quelque chose de soi-même et qui permet aussi de s'abandonner. J'imagine les vestiaires comme un lieu qui accueille un chœur dont le chant serait une sorte d'initiation pour le public, avant l'arrivée autour de l'eau.

Quels rôles vont alors jouer l'eau et les bassins ?

Alessandro Sciarroni : Je veux travailler avec plusieurs nageurs en situation de handicap, des athlètes paralympiques car en pensant aux valeurs des Jeux Olympiques, je suis particulièrement attiré par les Jeux Paralympiques. Nous essayons actuellement d'entrer en contact avec plusieurs nageurs handisport qui pourraient performer dans l'eau. Si Francesca Corona m'a fait cette proposition, c'est aussi parce qu'elle savait que j'aime travailler avec des corps qui sont différents et qu'en 2016 j'avais créé avec *Aurora* un spectacle pour sportifs non ou mal voyants.

Qu'est-ce qui vous fascine chez les athlètes handisport ?

Alessandro Sciarroni : Ce n'est pas le handicap en soi qui m'intéresse mais, comme en général dans mon travail, les questions d'endurance et de résistance. En travaillant avec des personnes qui affrontent un handicap physique, il est plus

facile de mettre en évidence leur puissance hors du commun. En anglais, on peut dire que la « disability » fait ressortir leur « ability », leurs capacités. Quand on perd un sens ou une partie de son corps, on peut mieux s'exprimer au sujet de – et à travers – ce qui reste. Il est fascinant de voir par exemple comment un nageur qui a perdu un bras ou une jambe voire les deux transforme sa condition en super-pouvoirs. Ce qu'un tel sportif va raconter parle à tout le monde, quels que soient leurs états et statuts. Leur condition est une métaphore de la condition humaine en général. En ce sens, c'est un acte d'intégration.

Le monde des Jeux Paralympiques apparaît effectivement comme le véritable représentant des valeurs des Jeux Olympiques vus comme un lieu de rassemblement où les relations sont vécues sans enjeux politiques ou commerciaux.

Alessandro Sciarroni : Il est vrai que le rôle de l'argent y est bien moins important. Et si les athlètes paralympiques ont moins de visibilité publique et médiatique, leurs efforts pour accéder à un haut niveau de compétition forcent davantage le respect parce que ces sportifs, qui ne sont pas des professionnels, vivent de la pratique d'un autre métier.

Quelle sera votre approche artistique autour de ces nageurs ?

Alessandro Sciarroni : Je suis fasciné par la capacité de l'eau à déjouer la gravité et créer un état d'impesanteur. Je songe donc à un scénario assez limpide qui permettra de souligner cet aspect de la piscine. Et je voudrais, à travers la pratique des athlètes, parler de notre besoin d'être en contact avec l'eau. Je veux d'abord assister à leurs séances d'entraînement, comme je le fais en général quand je travaille avec des personnes venant d'une autre discipline que la danse. Cela me permet d'entrer en dialogue avec eux et de me laisser inspirer pour imaginer notre collaboration. J'aime l'idée que c'est moi qui vais vers eux et si, comme c'est le cas ici, l'un ou l'autre habite à Bordeaux, je me rends sur place pour assister à sa pratique dans son environnement habituel.

Quelle est votre relation à l'eau en tant qu'élément ? Comment vous inspire-t-elle ?

Alessandro Sciarroni : Ma création artistique entière est influencée par le roman *Les Vagues* de Virginia Woolf, publié en 1931 où chaque chapitre commence par la description d'un paysage côtier. Je l'ai lu quand j'avais environ vingt ans et il a changé ma manière de réfléchir sur le temps, le rythme, l'effort, la lutte contre la mort... Certes, le roman de Woolf est moins lié à l'eau qu'aux vagues de la vie, mais quand je pense à l'eau je pense beaucoup à ce roman et au concept de répétition qui est présent dans sa structure comme et dans le rythme des vagues de la mer. Je voudrais aussi trouver une musique qui pourrait souligner cet aspect. Pour ce faire, je vais rencontrer le chef d'orchestre, compositeur et chef de chœur Oussama Mhanna qui dirige l'Ensemble Dynamique à Paris, un ensemble à géométrie variable qui regroupe de jeunes musiciens autour des répertoires des XXe et XXIe siècles pour sensibiliser les publics à la création musicale contemporaine.

Propos recueillis par Thomas Hahn

BIOGRAPHIE

Alessandro Sciarroni

Formé aux arts plastiques, Alessandro Sciarroni élabore depuis 2007 des pièces entre spectacle vivant et art contemporain. Prenant appui sur une base conceptuelle précise et sur des pratiques extérieures à la danse contemporaine, comme le cirque ou les danses traditionnelles, son œuvre se caractérise par sa rigueur, sa cohérence et son intensité. Dans son travail, la mise à l'épreuve physique des danseurs est l'occasion d'interroger le caractère obsessionnel, les peurs et les fragilités inhérentes à l'acte performatif. En 2014, le Festival d'Automne invite Alessandro Sciarroni à présenter trois pièces, *UNTITLED_I will be there when you die*, *FOLK-S_will you still love me tomorrow?*, et *JOSEPH_kids*. Depuis, il a régulièrement été invité, notamment avec *TURNING_motion sickness version* pour le Ballet de l'Opéra de Lyon en 2019 et *DREAM* en 2022. Alessandro Sciarroni est artiste associé au CENTQUATRE-PARIS et à la Triennale Milano.

Alessandro Sciarroni au Festival d'Automne à Paris :

- 2022 *DREAM* (Le CENTQUATRE-PARIS)
The Collection avec le Ballet de l'Opéra de Lyon (Le CENTQUATRE-PARIS)
- 2019 *TURNING_motion sickness version*, avec le Ballet de l'Opéra de Lyon (Le CENTQUATRE-PARIS)
- 2015 *Aurora* (Théâtre de la Cité internationale ; Le CENTQUATRE-PARIS)
- 2014 *JOSEPH_kids* (Le CENTQUATRE-PARIS ; Maison des Arts Créteil ; Théâtre Louis Aragon)
- 2014 *FOLK-S_will you still love me tomorrow?* (Théâtre Silvia Monfort ; Théâtre Louis Aragon)
- 2014 *UNTITLED_I will be there when you die* (Théâtre Silvia Monfort ; Le CENTQUATRE-PARIS)